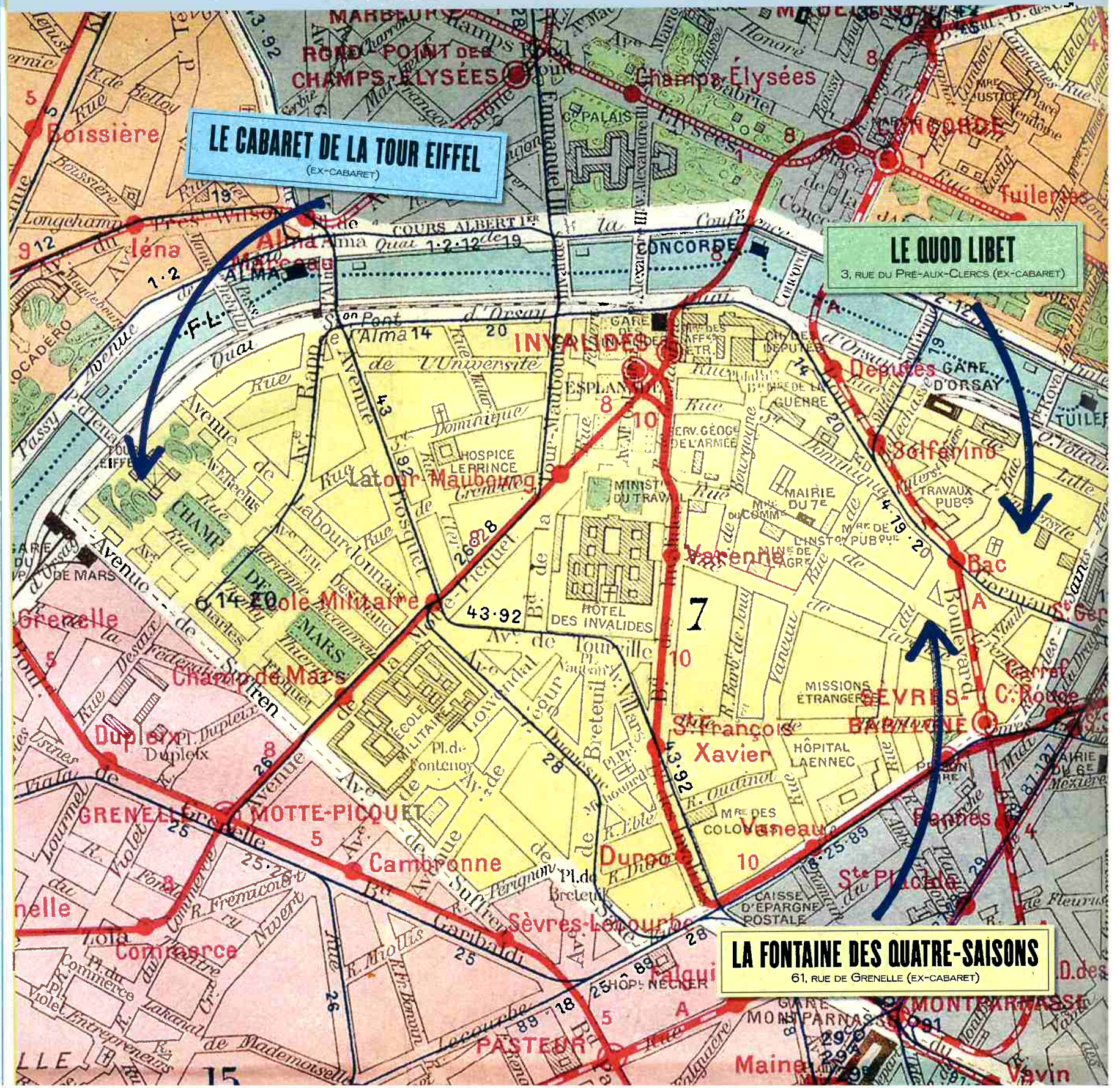


7^e

« La Tour Eiffel est toujours là
Bonjour la tour, bonjour, bonjour Paris ! »

1942 - (FRANÇOIS LLENAS/MARC LANJEAN - MARC LANJEAN) - COLUMBIA



LE CABARET DE LA TOUR EIFFEL
(EX-CABARET)

LE QUOD LIBET
3, RUE DU PRE-AUX-CLERCS (EX-CABARET)

LA FONTAINE DES QUATRE-SAISONS
61, RUE DE GRENELLE (EX-CABARET)



*La Tour Eiffel
est toujours là
Mistinguett*

1942 - (FRANÇOIS LLENAS/MARC LANJEAN
- MARC LANJEAN) - COLUMBIA

*Paris-Tour Eiffel
Jacques Hélian
et son orchestre*

1946 - (MICHEL EMER) - PATHÉ



Mistinguett et la tour Eiffel réunies dans une même légende, celle de Paris.



En 1946, Jacques Hélian et Michel Emer font front commun pour défendre le prestige de la Tour.



Monument symbolique de Paris par excellence, la Tour Eiffel surplombe la ville du haut de ses 324 mètres. Imaginé par Maurice Koechlin et Émile Nouguier, chefs respectivement du bureau des études et des méthodes dans la société de Gustave Eiffel, le résultat constitue un chef-d'œuvre de l'architecture métallique, achevé en 1889 à l'occasion de la 1^{re} Exposition universelle. Dès lors, Paris disposait de sa sentinelle, dame de fer en dentelles que l'on dirait toujours prête à enjamber la Seine, et qui faillit être démontée. Elle eut la vie sauve pour service rendu à la Nation : pendant la guerre de 1914-1918, l'état-major fut en mesure, depuis son sommet, d'émettre et de recevoir des messages codés du front. L'armistice signé, au terme d'un vote houleux, on décida de garder la Tour.

Pour son prestige et sa position hégémonique, mais aussi pour sa substance poétique, la Tour stimula nombre de poètes et donc de paroliers, qui coopérèrent à son rayonnement. D'abord en 1902, *via* une chanson écrite par Félix Mortreuil et Félix Chaudou, « Chand d' ballons », puis en 1917 *via* une autre de Robert Myra et Robert Dieudonné, « Tu l' reverras Paname ». Elle est nommée dans les couplets, constitue un repère, un phare dans la ville et dans l'histoire ; la seconde chanson est une strophe de réconfort à un pioupiou partant au casse-pipe, auquel on promet qu'il reverra Paname et, par conséquent, la Tour. Si à ce jour on recense plus d'une vingtaine d'opus dédiés à cet édifice, seuls cinq le mentionnent dès le titre entre 1942 et 1997. En 1942, en une période où le propos le plus anodin pouvait être soupçonné de constituer une charge contre l'occupant, la Tour réendossa son rôle patriotique. Et quand résonnait le refrain chanté par Mistinguett « La Tour Eiffel est toujours là », chacun pouvait concevoir la portée symbolique du message : au cœur de la tourmente politique et militaire, le monument phare de Paris n'avait pas bougé. D'ailleurs, les couplets sont éloquents, qui décrivent le calme de la capitale opprimée tandis que la Tour pointe, intacte, immuable — résistante. Sous le prétexte d'une frivolité, dans ce contexte, la chanson s'apparente à un décalque de l'hymne national interdit.



Chanteur à voix, Malloire enregistre au début des années 1930 « Quand on revoit la tour Eiffel ».

Écrite par Mireille et Jean Nohain, « La Tour de monsieur Eiffel », d'abord chantée par Léo Marjane en 1948, sera reprise par Marcel Amont au début des années 1960.

Un an après que les Allemands ont reflué, auteur-compositeur mais également chef d'orchestre, Michel Emer compose en 1946 « Paris-Tour Eiffel » pour Jacques Hélian. À la tête de son grand orchestre, ce dernier, qui a contribué à populariser « Fleur de Paris », s'est fait une spécialité des standards de la Libération. « Qu'on la trouve laide, qu'on la trouve belle / Y a pas d'Paris sans la Tour Eiffel ! » Et derechef, l'illustre Tour se pavane sur les ondes, étendard sonore d'un Paris requinqué dans une France ressuscitée.

En 1948, dégagée des tourments que lui a valus la Libération, Léo Marjane, à laquelle il fut beaucoup reproché d'avoir poursuivi sa carrière pendant la guerre — et brillamment —, adopte « La Tour de monsieur Eiffel », œuvre du binôme enchanteur Mireille et Jean Nohain. Sur le ton primesautier qui les caractérise, ils brosent une chanson très « opérette », remise dans le contexte de la construction de la Tour, vers 1880 ; une dame curieuse rencontre alors M. Eiffel et s'enquiert de savoir où il compte édifier sa folie, car c'en était une. Au final surgit une ritournelle drolatique qui permet à l'auditeur de cerner l'idée de modernité d'alors et d'imaginer les potins que le projet engendra.

En 1974, en complicité avec Claude Lemesle, Gilles Marchal, influencé par Lee Hazlewood, le *pop singer* américain aux accents mâles, chante « On a volé la Tour Eiffel », ode oscillant entre le rêve et le cauchemar dans laquelle un Fantômas aux pouvoirs surnaturels s'est emparé de l'emblème national. Par sa morphologie et son gigantisme, la Tour Eiffel a toujours prêté aux fantasmagories et, parfois, à des entourloupes très ingénieuses : dans les années 1920, l'escroc Victor Lustig, par un montage extravagant et proprement génial, la mit ainsi en vente - l'homme s'était spécialisé dans les arnaques d'envergure et s'était même permis d'arnaquer Al Capone.

De nuit, depuis 1985, la Tour s'éclairait d'or, ce qui ajoutait encore à sa féerie et à sa magie. Cet appareil, encore amélioré pour célébrer le passage de l'an 2000, a fait place à un surprenant rayon lumineux balayant le ciel loin autour de l'édifice. Par ce nouveau scintillement, la Tour se pose désormais en sémaphore de la

La Tour de monsieur Eiffel

Léo Marjane

1948 - (JEAN NOHAIN - MIREILLE) - PATHÉ



Charles Trenet voua un véritable culte à la tour, qu'il cite dans « Y a d'la joie », et à laquelle il consacre une autre chanson, « Le Fantôme de la tour Eiffel », en 1982.

Ambassadrice de la chanson de Paris, Patachou prend la pose devant la tour.



capitale selon le souhait initial de son concepteur, Gustave Eiffel.

En 1997, soit quatre ans avant le passage au *xxi*^e siècle, Arthur H, dont l'inclination visionnaire charpente le répertoire, écrit « La Tour Eiffel sidérale ». *Via* ses vers, à l'heure H — la sienne —, le monument, sous l'impulsion possible des mânes de Jules Verne, mute en vaisseau spatial et décolle de son parvis, direction la galaxie des rêves insondables. Par cette plainte belle et palpitante, dans un climat de science-fiction, la Tour s'enveloppe d'un mystère supérieur d'une tonalité surréaliste, dans toute l'acception du terme. Ici, sur le plan physique, elle se dresse en véhicule à l'adresse du ciel ; ailleurs, parfois, elle ressortit au spirituel, dernière marche vers le septième ciel. Globalement, à un niveau symbolique, la Tour déborde de sens cachés, véritable réserve métaphorique pour les auteurs de couplets. Ainsi de son sexe. Si certains la regardent comme une dame, d'autres la discriminent en objet phallique, à moins qu'on puisse la qualifier de « trans » — mi-dame par sa gracilité et ses piliers écartés, mi-homme par sa pointe érigée. Sur le registre érotique, la Tour continuait à répandre sa fascination créative : le dessina-

On a volé la tour Eiffel Gilles Marchal

1974 - (CLAUDE LEMESLE - GILLES MARCHAL)
- CHARLES TALAR RECORDS

La Tour Eiffel sidérale Arthur H

1997 - (ARTHUR H - ARTHUR H/BRAD SCOTT)
- POLYDOR.



En 1974, le crooner Gilles Marchal se penche sur la tour — enfin, ce qu'il en reste : « On a volé la tour Eiffel ! »



Sur le pan fantastique, en 1997, avec Arthur H, la tour décolle vers les confins du cosmos.



teur Jacques Lob, dans *Pilote* puis dans *L'Écho des savanes*, attribua la paternité du porteur-jarretelles à Gustave Eiffel pour la ressemblance entre la disposition des piliers et le schéma du sous-vêtement posé à plat. L'anecdote était fautive bien sûr. Pierre Perret, qui ne dédaigne ni le canular ni la gaudriole, chevalier servant d'une poésie paillardes et tendre, convoqua la Tour à son lexique dans « Le Phallo » (1981), pour symboliser l'orgueil déplacé de son héros, trop fier de ses attributs.

À l'écart de cette controverse, la Tour Eiffel reste un lieu de ralliement, visible par tous de n'importe quel coin de Paris et de plus loin, quand on y revient, heureux - *dixit* Charles Trenet dans « Y a d' la joie » (1938), et que la Tour semble saisie par une envie de fugue. Le même sentiment débridé paraît animer Yves Montand lorsqu'il chante, en 1958, « Quand on s' balade », signée Henri Contet et Mireille - « On revient vers la fin du jour / Jusqu'à la tour Maubourg / C'est au sixième / Au nez d' la Tour Eiffel ». On retrouve encore le même état béat dans « Lève-toi, chante avec moi », de Marie Laforêt, en 1974. En 2007, les Fatals Picards, avec « L'Amour à la française », témoignent encore de cette Eiffelmania lorsque le leader se souvient dans un français pathétique d'avoir courtisé une Anglaise au pied de la Tour. Institution touristique patentée, la Tour demeure

l'un des monuments les plus courus de Paris après Notre-Dame : elle a comptabilisé en 2011 plus de 7 millions de visiteurs.

Elle possède aussi, bien sûr, sa légende sombre, liée à l'idée de la mort et du suicide. Dans cette veine culmine, en 1963, « Adieu ma vie », de Rezvani, *alias* Cyrus Bassiak, chantée par Jeanne Moreau — un texte ambigu qui retrace les pensées d'une femme tournant le dos à sa vie pour toujours, happée par un grand amour. Lequel ? Celui de la mort ? La Tour tient lieu ici d'élément du décor, et la musique badine renforce encore l'équivoque. En 1975, chante farfelu et déridé de l'existence, Boby Lapointe cède à un blues inaccoutumé ; et lorsqu'il écrit « Petit homme qui vit d'espoir », où il relate la fin d'un désespéré qui saute de la Tour, la saga de la grande dame de métal s'orne d'une nouvelle ligne tracée en lettres de sang. La Tour apparaît à deux reprises dans l'univers d'Allain Leprest, grand chanteur Rive gauche naufragé dont la lucidité confinait souvent à l'amertume : dans « Rimbaud » (1988) et « Je hais les gosses » (1994), la Tour sert de point fixe, de mètre-étalon du temps et du souvenir. Replacée sous son éclairage positif, elle apparaît dans « Fenêtre sur Seine », de Georges Chelon, en 1975, qui y exprime son regret de ne pas l'apercevoir de chez lui, son horizon étant obstrué par un immeuble gris. Comme si, finalement, la seule vue de la dame de métal pouvait suffire au bonheur.

En couplets, au gré des époques, la Tour aux facettes multiples atteignit parfois des sommets.



vec ses piles enracinées dans l'histoire du second Empire — et dans le lit de la Seine —, le pont de l'Alma fut inauguré en 1856.

Reliant le très select 7^e arrondissement aux non moins chics 8^e et 16^e, il fut édifié en l'honneur de la campagne de Crimée et en particulier de la bataille de l'Alma, remportée en 1854 par les Anglais, les Turcs et les Français contre les Russes. Le 3^e régiment de zouaves, singulièrement héroïque, ayant réussi à subtiliser des canons à l'ennemi, il fut décidé de construire quatre sculptures dédiées à sa bravoure, dont une seule reste aujourd'hui — celle du fameux zouave, associé dans l'esprit de chacun à sa villégiature immobile, veilleur du fleuve toujours prêt à donner l'alerte en cas de danger de crue.

Côté chansons, le pont a commencé en 1963 par motiver Mouloudji, pour qui la capitale constituait un inépuisable réservoir d'inspiration. Dès la première écoute de ses complaintes, on discerne ce petit zeste brumeux propre à la chanson dite « de Paris » qui corrobore ce constat d'André Hardellet, l'auteur du *Bal chez Temporel* : « Il existe un air de Paris. Qu'on l'entende comme celui d'une chanson interrompue, de l'atmosphère qui vous enveloppe, ou les deux, c'est un fait d'expérience. » Ce qui transparait nettement dans « Les Amoureux du pont de l'Alma ».

Avec Barbara, dont le vibrato équivaut à un pupitre de cent violons jouant en mineur, le pont de l'Alma, pierre angulaire du récit, se gonfle d'importance : il est le lieu stratégique de la rencontre de deux inconnus partant chacun célébrer Noël chez son aimé(e), et qui, coup de foudre — de décembre ! —, ne peuvent plus se quitter. L'anecdotique et le hasard virent ici à la fatalité opportune.

Les Amoureux du pont de l'Alma

Mouloudji

1963 - (MOULOU DJI - J.-M. LE GUAN)
- VOGUE

Joyeux Noël

Barbara

1968 - (BARBARA) - PHILIPS

Le Zouave du pont de l'Alma

Serge Reggiani

1982 - (CLAUDE LEMESLE - ALAIN GORAGUER)
- POLYDOR

En 2010, Dani, entre deux rives de sa carrière erratique, entame une traversée du pont pour livrer sur un texte de Jacques Duval une chanson énigmatique au rythme de flashes entrevus en tombant du pont de l'Alma. Sous cette couleur rock, le pont produit un effet attractif si l'on prend garde à ne pas trop se pencher vers la Seine, attirante, elle aussi, mais pour le pire, parfois. Sur une note plus optimiste, en 1982, au service de Serge Reggiani, Claude Lemesle s'était intéressé au cas du « zouave », inconnu, comme le soldat du même nom, et dont on apprend ici qu'il se prénomme Octave. Drapé dans sa tenue de pierre, en fez, avec une large ceinture de toile, des culottes bouffantes, des guêtres et des jambières, ce bon Octave épanche ses états d'âme, cloué au pied de sa pile. Au soleil en été, au froid en hiver, et toujours les pieds dans l'eau — parfois jusqu'à la glotte —, sa position n'est pas enviable. Et se souvenant de sa gloire sous Mac-Mahon, de ses campagnes d'Afrique ou de Crimée, voici qu'il rêve de rejoindre le 7^e, son régiment, et de reprendre ses conquêtes glorieuses d'avant, quand il était en chair et en os. Un appel déchirant, en vérité, que personne n'aura entendu sauf le public nombreux de Serge Reggiani, mais qui n'aura pas suffi pour améliorer le statut de la statue.

Et l'on se dit que pour ce zouave qui servit avec virilité, droit dans son froc, les faits d'armes furent vains, qui le menèrent à finir sous un tablier.



En 2010, Dani rend un hommage à Paris avec un album centré majoritairement sur ses quartiers, dépeints au fil de ballades nostalgiques et de contemplations blessées où elle évoque Bagatelle, les Abbesses, Saint-Sulpice, le Luxembourg, la Tour Eiffel, Beaubourg, le Trocadéro, les Champs, le boulevard Montparnasse, la place des Victoires... Les amours passent, il n'y a que Paris qui dure !



Selon la hauteur des eaux, l'inamovible zouave du pont de l'Alma est toujours un indice de l'ampleur des crues.

Le Pont de l'Alma

Dani

2010 - (JACQUES DUVAL
- JEAN-PHILIPPE VERDIN) - AZ.



Zombies

Pow woW

1996 - (POW WOW) - REMARK RECORDS.

PLACE DE CLICHY
RUE DES DAMES
BASTILLE PIGALLE



inspiré du doo-wop, un genre largement influencé par le gospel qui naquit au début des années 1950 aux États-Unis, Pow woW se forme en 1990 avec Alain Chennevière, Pascal Periz et Bertrand Pierre — ainsi qu'Ahmed Mouici, qui participera à la comédie musicale *Les Dix Commandements* en 2000. Accompagnés d'un percussionniste, ils interprètent à quatre voix des chansons originales et une reprise d'Henri Salvador elle-même adaptée de l'américain en 1962 — « The Lion Sleeps Tonight ». Avec « Le lion est mort » et « Le Chat », en 1992, Pow woW se singularise à revers du courant dominant. Cinq ans plus tard, en 1997, les membres se sépareront.

Avec « Zombies », ils dédient une chanson à Paris sur une gamme humoristique et néanmoins empreinte de gravité, si l'on considère le thème : la démolition progressive de la capitale, secteur par secteur. Démolition programmée, certes, *a priori* diligentée pour bâtir du neuf en lieu et place d'immeubles frappés d'obsolescence, mais à tout le moins suspecte dans sa mise en œuvre : ces rénovations prétendument salutaires dissimulent les appétits financiers des promoteurs et de leurs affidés souterrains, les politiques, qui détiennent le pouvoir réel — les « zombies » !

Par ces manœuvres finement pilotées au vu et au su des citoyens, insensiblement Paris change de visage : des pans entiers de quartiers disparaissent sous les pics des démolisseurs, qui anéantissent sous leurs coups de bouterolle précieuses séquences de la mémoire collective fixée dans les pierres anciennes. Chanson panoramique par excellence, « Zombies » nous entraîne dans une longue balade à travers la capitale, de la rue du Bac à la place de Clichy, de la rue des Dames à la Bastille, pour aboutir à Pigalle. Le thème n'est pas neuf, mais ici, par son caractère incisif, il reprend toute sa puissance, surtout lorsqu'il pointe les tribulations nocturnes de ces fameux « zombies », édiles respectés qui se concertent dans l'ombre pour fourbir leurs plans.

Amusante en façade, « Zombies » retentit comme une alerte à l'adresse des citoyens soucieux de conserver *a minima* des traces du Paris historique.

